



Saint-Georges sur-Meuse (Belgique)
le 7 juillet 1985

Le Père Joseph STRECANSKY s'en est allé vers le Père

Vingt-sept longs mois s'étaient passés depuis que, le 19 mars 1983, on avait communiqué à la maison de Saint-Georges l'hospitalisation du Père STRECANSKY au Mariens hospital de Duisburg (Allemagne Fédérale) pour cause de thrombose.

La clinique n'étant pas équipée pour la rééducation physique, il fut transféré dans d'autres hôpitaux spécialisés pour finir à celui de Sainte-Ode (Belgique), où il arriva le 14 octobre 1983.

Vint le moment où la Mutuelle déclara que, s'il était handicapé à vie, il n'était plus un malade à maintenir en clinique.

Le 29 juillet 1984, il fut donc conduit à Houffalize (Belgique) dans un home pour personnes âgées. Malgré son état physique diminué, sa personnalité refaisait surface. Mais en fin mars 1985, l'état de sa santé redevenait inquiétant: inappétence, malaise d'estomac, chute de tension, somnolence, engourdissement, à tel point que le docteur du lieu demanda une nouvelle hospitalisation. Sainte-Ode avait été prévue pour l'éventualité. Il y retourna le 7 avril 1985.

De suite, le diagnostic du médecin fut pessimiste: le Père n'en sortirait pas, même si, comme par le soubresaut de la flamme d'un cierge qui se consume, on aurait pu s'illusionner sur une sorte de reprise.

Magrita, la sœur du Père, ayant obtenu l'autorisation de son pays, vint assister son frère durant ses dernières semaines. Le Père Jean TOCKY, mandaté par le directeur de l'Institut S.S. Cirillo e Metodio à Rome, vint ajouter sa présence fraternelle et sa charge de coordinateur durant la dernière semaine de notre frère dont on voyait maintenant clairement la fin approcher.

Le 22 juin, à 11 heures, c'était le décès.

La nouvelle courut très vite en Europe et le 27 juin, l'église de Saint-Georges, reçut, nombreux, des Slovaques, confrères et autres, petites gens, anciens de Ramegnies-Chin, musiciens, intellectuels, amis ou "paroissiens" du Père, des Salésiens belges et quelques amis de Saint-Georges.

Monseigneur Dominik HRUSOVSKY présida l'eucharistie. Tout l'office fut célébré en langue slovaque. Le cœur — comme le disait en français, l'évêque, au début de la cérémonie — le cœur de ceux qui ne comprenaient pas la langue, pouvant s'associer à cette prière, on aurait vécu l'expression religieuse fervente du peuple slovaque. Après l'absoute, ce fut l'expression multipliée de souvenirs, d'éloges émus, de remerciements. On sortit de l'église à 12 h 30. Une heure après, c'était le départ pour Grand-Halleux au cimetière des Salésiens.

Slovaque d'origine, le Père Joseph STRECANSKY est né le 18 mars 1910 dans un village typique de la Slovaquie occidentale, à Spacince. La région, profondément catholique, est centrée sur la ville de Trnava qu'on appelle le "Rome slovaque". Les parents du défunt étaient des paysans simples, pieux et laborieux. Ils donnèrent naissance à huit enfants. Joseph, l'aîné, était un garçon vif et intelligent. Il aimait le chant et la musique.

Lorsque les premiers salésiens slovaques ouvrirent une maison à Sastin (Slovaquie occidentale), Joseph avait atteint ses quatorze ans. La maison qu'on ouvrait, un "juvénat", établie près de la basilique de Notre-Dame des Sept Douleurs, Patronne de la Slovaquie, voulait jeter les bases de la mission salésienne en Slovaquie. Joseph fut l'un des premiers aspirants.

Il entra au noviciat en 1926 à Radno (Slovénie, la Yougoslavie actuelle). Il poursuivit ses études toujours en Yougoslavie à Ljubljana. Le 4 juillet 1937, il y était ordonné prêtre. Il travailla alors un an à Sastin, puis, au Collège diocésain de Trnava, en qualité de conseiller des études. C'est là que s'épanouirent spécialement ses capacités musicales et organisatrices. Lui-même s'occupait du chant. Avec des garçons de dix à quatorze ans, il monta une chorale "Les petits chanteurs de Trnava (Trnavski spevachovia), qui en peu de temps devinrent célèbres. Toute la Slovaquie entendit leurs récitals, y compris le Théâtre National de Bratislava.

Doué comme il l'était, le Père STRECANSKY se mit à composer. Pour sa chorale, il écrivit ou arrangea plusieurs opérettes sur des motifs religieux ou éducatifs. Plusieurs ont été jouées, jusque sur la scène du Théâtre National de Bratislava. Plus d'une chanson de ses opérettes populaires sont encore actuellement chantées. En plus des opérettes, il écrivit une masse de chants religieux et patriotiques dont plus d'un toujours en vogue en Slovaquie et à l'étranger.

Prêtre, il s'est fait remarquer comme prédicateur de missions populaires. Il connaissait parfaitement la mentalité des villageois et savait leur présenter les vérités de la foi sous une forme simple et attrayante. C'est pour cela qu'on l'invita dans bien des endroits. Passé à l'Occident, il s'est appliqué à publier à leur intention beaucoup de ses homélie.

1948 est l'année du renversement du régime démocratique par les communistes. A cause de ses qualités pastorales peu communes, le Père STRECANSKY ne pouvait pas ne pas être repéré par la police stalinienne. Durant les années cinquante, des centaines de prêtres et des milliers de fidèles furent emprisonnés. A cette époque, le Père STRECANSKY travaillait au Petit Séminaire de Komárno et enseignait la musique dans plusieurs écoles de la ville. Depuis les vacances de 1950, il fut suivi par la police. Un jour que les policiers l'attendaient devant l'église pour l'arrêter, il réussit à s'échapper. Une deuxième fois, ce fut à la gare de Komárno lors d'un de ses retours de la capitale. Des gens l'avaient averti. Cette fois-là aussi, il réussit à s'enfuir. Pour l'arrêter sans faire trop d'éclat, la police utilisa un piège. Le 27 septembre 1950, il était appelé à la Maison communale pour, soi-disant, préparer les entractes musicaux durant la fête de la République (le 28 octobre). Dès qu'il fut arrivé, on l'arrêta. Il demanda de pouvoir prendre chez lui quelques objets personnels pour aller en prison. Deux policiers l'accompagnèrent à la paroisse où il était vicaire. Au fond de son cœur, le Père STRECANSKY disait: "Mon cher ange gardien, montre donc maintenant ce que tu peux faire, voilà une belle occasion!". Au presbytère, les policiers le laissent entrer seul dans sa chambre "pour prendre du vin de messe". De cette chambre, il passe dans une troisième, saute par la fenêtre sur la cour. Le reste n'est qu'une question de vitesse des jambes

dans un dédale de rues. Il avise une maison à tout hasard, monte au grenier. Il se tient caché là durant quarante-huit heures sans être découvert par la police, ni rencontré par le propriétaire de la maison. Quand la situation se fut un peu calmée, ses fidèles lui apportèrent un uniforme de cheminot sur lequel ils avaient cousu l'insigne du parti. Grâce à ce déguisement, les paroissiens l'aiderent à parvenir à la capitale (Bratislava). De là il passa au village de Zohor, à la frontière de l'Autriche. Mais cette frontière était gardée par de nombreux soldats. Grâce toujours à son uniforme, ils ne prirent pas garde à lui. Une paysanne l'accompagna jusqu'aux champs qui donnaient sur la frontière. Il s'y cacha dans un champ de maïs en attendant la nuit. Ce doit être de ce moment qu'il parlait quand il racontait avoir échappé "grâce à son ange gardien... et au poivre".

La nuit était très claire; au-dessus de la frontière patrouillaient des avions; de temps en temps, des fusées lumineuses éclairaient les passages. Malgré tout, le Père réussit à atteindre le fleuve Morava, qui en cet endroit, coïncidait avec la frontière austro-tchécoslovaque. Il se signe, disant: "Au nom du Seigneur!" et plonge. Sur l'autre rive, le voilà en Autriche. Mais pas encore en sécurité, car l'Autriche était divisée en quatre zones occupées par les Alliés. La zone où il vient d'aborder est celle des Russes. Aidé par des braves gens, il réussit une fois de plus à rejoindre la bonne zone, l'américaine. Le voilà enfin en sécurité!

Tout de suite, il se met à étudier la musique à l'Université d'Innsbruck. L'année suivante, il passe à Rome pour se livrer à l'étude de la musique sacrée à l'Institut Pontifical de la musique sacrée. L'année 52 est à peine écoulée qu'il part pour la Belgique. Il en fera sa seconde patrie, puisqu'il y fut même naturalisé.

Pourquoi en Belgique? Le Bulletin Salésien d'alors (édition Belgique-Congo) rapporte que Don Ziggotti avait demandé au Père STRECANSKY d'étudier les possibilités de récupérer des jeunes gens dans les camps de réfugiés de l'Est et d'ouvrir quelque chose pour eux en Belgique. En 1952 donc, le Père arrive à Woluwé Saint-Pierre. On l'installe dans une chambre près de celle d'un autre réfugié, l'évêque Pavel Meletieff. S'installer, se retourner, prendre contact avec les œuvres caritatives, spécialement "l'Aide à l'Église en Détresse" et "Caritas Catholica" qui pouvaient intervenir matériellement ou établir les critères des choix à faire, toucher les instances civiles et leurs paperasseries obligées, le Père en avait déjà plein les mains pour commencer.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il empilait déjà dans la chambre voisine de la sienne tant de choses qui pouvaient aider, lui permettre d'approcher les gens et déjà tout simplement de venir au secours de détresses impuissantes parmi les siens en Belgique et dans les camps.

A l'époque il était relativement jeune, quarante-deux ans. Il fallait bouger et donc se déplacer avec facilité. Il débute sur une moto et sortit bien vite. Le service urgait, l'habitude viendrait! Elle date de ces jours-là cette réflexion qui trahit bien son fonds: Devant la gare Léopold à Bruxelles, il dérape et tombe. Prestement, il se relève et relève sa moto. Une dame qui passait lui dit: "Vous avez de la chance, Monsieur l'Abbé!" — Et lui, du tac au tac: "Non, Madame, j'ai un bon ange gardien!"

Mais l'établissement de jeunes réfugiés à qui donner un métier pour vivre allait bon train. Le Bulletin salésien de 1953 (édition Belgique-Congo) rapporte l'installation première à "La Marmite", propriété héritée par la maison de Tournai.

Vingt-cinq jeunes gens de 18 à 21 ans avaient été sélectionnés. "Un bienfait ne doit pas être imposé, disait le Père, il faut qu'ils viennent de plein gré, acceptant les conditions de discipline et d'effort d'une telle entreprise".

Les onze premiers d'entre eux descendirent à la gare de Tournai, le 5 octobre 1953.

Le programme journalier était serré, à la manière forte du pays natal. A six heures, lever, messe, étude intensifiée du français. Le Père lui-même avait une facilité étonnante à assimiler les langues. On commença par une orientation professionnelle. Le Père les suivait dans les ateliers pour les aider à s'expliquer et à comprendre. A cinq heures, on rentrait pour le sport, suivi d'un nouveau "bûchage" du français. Il fallait réussir! Et nombreux furent ceux qui réussirent. On en retrouve et parfois très loin: aux Etats-Unis, au Canada et, naturellement, en Belgique et en France.

En 1954, s'offrit à Ramegnies-Chin une maison plus vaste et guère plus éloignée de l'Ecole Don Bosco de Tournai. Et bien des années durant, le contingent se renouvela et s'amplifia.

Lorsque Ramegnies-Chin s'arrêta, le Père STRECANSKY, sur proposition du Père Provincial, installa son centre de ralliement à la maison de Saint-Georges. C'était en février 1981.

Au cours de 1982, sur la demande du Conseiller Régional, le Père Vanseveren, vu que le Père STRECANSKY se trouvait souvent en Allemagne pour ses activités, il prit demeure fixe chez les Salésiens de Duisburg tout en continuant d'être citoyen belge et de la communauté de Saint-Georges, bien qu'on l'y vit plus rarement. Du reste, sa santé avait pris un coup de fatigue. Plus d'une fois s'il revint, ce n'était plus lui qui conduisait la voiture. En 1983, ce fut le déclin physique total. Nous retournons au début de cette lettre.



Que ce soit auprès de ses jeunes à Ramegnies-Chin ou auprès de ses compatriotes dispersés dont il était officiellement, aumônier pour la Belgique et pour la région de Duisburg, on ne pourra contester son ardeur à transmettre la pratique de la vie chrétienne. Dans ses homélies, il présente la vie éternelle comme une constante irréversible de cette vie. Il prêche souvent sur la vie familiale et l'engagement chrétien. Avec cela, tout proche des besoins matériels des siens, il est extrêmement généreux, toujours prêt à rendre service. Pour aider, il n'hésite pas à parcourir des centaines de kilomètres. Il porte aussi avec lui toujours une parole d'encouragement, un conseil, le pardon du Seigneur.

Artiste de tempérament, il vivait parfois en marge de la réalité, s'il concevait un projet, vaste ou d'un détail, il aurait voulu le voir réalisé immédiatement. Ce fut parfois ressenti comme une exigence outrancière, bousculante ou même comme un certain sans gêne. Il lui arrivait en pleine nuit, alors que ses voisins dormaient, d'avoir une inspiration et se mettait à taper sur sa machine! Il entreprenait beaucoup... peut-être trop de choses. Ses frères ont dû parfois ranger chambre et bureau en désordre. Il était rétif à la comptabilité. C'était le cœur qui comptait. C'est bien là qu'au lieu de s'attarder aux ombres, après tout relatives, il faut le découvrir et remercier Dieu de lui avoir donné de tant pouvoir travailler pour le salut matériel et le salut spirituel des siens.

J. Bombled, s.d.b.